Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 8

LE NAUFRAGÉ

Par HENRY HAZART

PROLOGUE

Adrien baissa la tête sans répondre.

Il pleurait.

— Allons ! je veux bien te croire. Pourquoi ne nous as-tu pas donné de tes nouvelles ?

— J'aimais mieux qu'on me crût mort. Père, je vous assure que j'ai bien travaillé... Vous pouvez écrire à mon patron, il vous le certifiera.

Et tirant de son carnet une photographie de lui qu'il était fait faire à Sydney avant de s'embarquer pour la France :

— Voici mon portrait, père, dit-il. Envoyez-le à M. Faraham; il vous répondra que c'est celui de Laroche et que Laroche était son employé dévoué et laborieux.

Michel Cordier prit la photographie, la regarda à peine et la serra dans son tiroir avec les titres de propriété de la villa des *Chacals*.

— Et as-tu débarqué ?

— A Marseille. J'y suis tombé malade et j'ai dépensé le peu que j'avais.

— Il fallait m'écrire !

— A peine rétabli, je suis parti à pied pour Paris. Aussitôt arrivé, je me suis rendu le soir, à notre ancien logement.

— Quelle imprudence !

— Personne ne m'a reconnu.

— Mais les concierges ?

— Ce ne sont plus les mêmes. Leurs successeurs m'ont renseigné sans se douter de rien et je me suis remis en route.

— A pied ?

— Dame !

— Tu as faim, peut-être ?

— Plus maintenant.

Le père lui demanda avec une inquiétude mal dissimulée s'il avait été voir sa grand'mère.

— Non, père. Je voulais vous voir d'abord, puis voir maman... embrasser maman...

— Encore une question : personne ne t'a reconnu à Paris ?

— Personne. J'y suis resté si peu de temps.

— Et ici ?

— Personne. D'abord, je n'étais pas revenu à Bornanville depuis l'âge de dix ans.

Michel parut satisfait.

Il se prit le front dans les mains et garda un silence méditatif.

Adrien attendait son arrêt.

— Mon enfant... je te pardonne.

— Oh ! merci, père, merci !

— Je te pardonne, mais tu dois comprendre que la société ne saurait se montrer envers toi aussi indulgente que ton père.

— Voulez-vous que j'aille me constituer prisonnier ?

— Oh non ! fit Michel avec terreur.

— Alors ?...

Michel prit un temps. Il pessit ses paroles.

— Je te pardonne, mais à une condition...

— Dites, père, je vous obéirai.

— Tu repartiras à l'étranger sans avoir vu ta mère.

— Oh !...

— Allons ! ne pleure pas. Du courage ! Je te fournirai les moyens de l'établir. Et dans quelques années, lorsque tu auras donné des preuves définitives de probité et de persévérance, je dirai tout à la mère, à ton frère, et nous irons te voir tous les trois. A propos, t'a-t-on dit que Jean a bien fait son chemin, lui ?

— Je n'avais pas à m'occuper de Jean.

— Et tu n'as pas l'idée d'aller le voir ?

— Oh ! non.

— Toujours la jalousie !

— Mon frère est heureux. Il l'a mérité, tant mieux pour lui !... Je ne veux même pas savoir qu'il demeure.

Sa physionomie prit une expression méchante.

— Du reste, ajouta-t-il, je tenais avant tout à obtenir votre pardon.

— Bien, cela ! tu as pris de l'énergie à l'étranger. Continue, mon enfant, et tu réussiras.

Michel Cordier ouvrit son coffre-fort et en tira cinq billets de mille francs qu'il lui mit dans la main.

— Voici de quoi repartir. Puisque le climat de l'Australie te convient, pourquoi n'essaierais-tu pas d'y faire le commerce des graines ?

— Comme vous voudrez, père.

— Quand tu seras arrivé là-bas, je prendrai mes renseignements et je t'enverrai les fonds nécessaires pour t'établir... d'abord en petit... et si ça va bien... si tu te tiens ferme dans la ligne droite, je doublerai, je tripleraï la somme. Pour l'instant, te voilà ravitaillé. Si tu veux m'en croire, tu fileras directement au Havre et tu prendras le premier paquebot. Allons !

Il lui tendit les bras.

Adrien s'y précipita. Le père l'embrassa de bon cœur, et l'enfant, encouragé par cette marque de tendresse subite, s'écria :

— Je vous en supplie, laissez-moi embrasser maman, et je partirai, quand même elle voudrait me garder. Je sais bien que je ne puis rester ici. J'embrasse maman et je pars... tout de suite... ce soir même, et personne autre que vous deux ne saura que je suis encore vivant.

Impossible, Adrien. Tu m'as demandé mon pardon. Je te l'ai accordé, mais à une condition que tu as acceptée et que tu dois y ne croyant pas que tu reviendrais. Maintenant, fais comme tu voudras.

Le condamné renfonça ses larmes et dit d'une voix sombre :

— J'obéirai, père.

— Bien. Ecris-moi à Bornanville, poste restante, avant de t'embarquer et en arrivant. Tu recevras ma réponse par le premier paquebot. Je t'enverrai de l'argent, tout l'argent qu'il te faudra.

Il l'examina de la tête aux pieds, et le spectacle de cette misère lui inspira de nouvelles craintes : si les gendarmes allaient arrêter Adrien ! s'ils trouvaient sur lui les cinq mille francs, à coup sûr, ils le prendraient pour un voleur en fuite, et alors !...

— En attendant la fortune, dit-il, avec un sourire forcé, tu as faim et soif, tu es vêtu comme un vagabond. Je ne veux pas que tu t'en ailles le ventre vide, et avec des souliers qui risqueraient de te quitter en chemin.

— Je n'ai besoin de rien, père.

— Allons ! ne vas pas te faire prier pour casser une croûte à la maison.

— A la maison ! le mot était mal trouvé : il n'y a plus de foyer pour le condamné qui se cache. Adrien fondit en larmes.

— Attends-moi, dit Cordier. Je reviens à l'instant avec tout ce qu'il faut.

Adrien s'était affaissé sur sa chaise, le visage caché dans les mains.

Un bruit de serrure fermée doucement le fit se retourner : c'était le père qui, avant de sortir prenait ses précautions en donnant un tour de clé au coffre-fort.

Le jeune homme jeta un coup d'œil effaré tout autour de lui.

Sur la cheminée, une photographie enchâssée dans un petit cadre-chevalet, attira son attention.

— Maman ! s'écria-t-il.

Et prenant le cadre, il couvrit de baisers cette image adorée.

La châtelaine avait posé dans son costume de tous les jours : une robe de soie noire très simple. Elle était nu-tête et coiffée en bandeaux.

— Comme elle a vieilli ! murmura-t-il. Ses cheveux sont tout blancs.

Entendant revenir le père, il repose précipitamment le portrait à sa place.

Michel Cordier apportait un paquet de hardes qu'il jeta dans un coin de la pièce. Son domestique, à qui il avait donné les ordres nécessaires, arriva derrière lui, servit sur le bureau une assiette de viande froide, une bouteille de vin et deux verres, puis se retira, les yeux allumés de curiosité.

— Mis-toi à table, Adrien, dit le père... Nous trinquerons tous les deux à la réussite. Mange doucement.

Le jeune homme prit place devant le bureau. Il avait faim ; mais son estomac, ruiné par les privations, lui semblait trop serré pour recevoir la nourriture.

A la première bouchée, il pâlit subitement.

— Je ne puis pas, dit-il. D'abord... j'ai trop de chagrin.

— Bois à petites gorgées. C'est du bon vieux bordeaux. Sapristi ! il faut pourtant que tu prennes des forces pour t'en aller. Bois, ça passera mieux après. Allons ! à ta santé !

— A la vôtre, père. A la santé de... maman.

— Oui, à la santé de ta mère, qui viendra te voir avec moi... là-bas... bien sûr... d'ici à deux ou trois ans.

Ce vin généreux rendit quelque force à Adrien. Il se mit à manger lentement, sans dire un mot, les yeux noyés de larmes.

Le moindre bruit dû pas se produisait-il dans l'escalier du château, il restait immobile, prêtant l'oreille. A l'ai, à ce moment, il eût pu entendre la voix de sa mère, aucune puissance humaine ne l'aurait empêché de secouer le joug, de s'élancer vers la pauvre femme et de tomber à ses pieds, repentant, régénéré, sauvé !

Que de catastrophes il eût ainsi évitées à cette famille que tout le monde enviait au pays normand et que l'on croyait si heureuse !

— Ne te force pas, garçon, tu n'as plus faim. Ce soir, au Havre, tu n'en souperas que de meilleur appétit. Allons ! le coup de l'étrier.

Ils trinquèrent une dernière fois.

— Maintenant, dit Michel, tu vas me retirer ces loques.

Lui montrant le paquet de hardes :

— Ce sont des habits que ton frère ne peut plus mettre. Il grossit déjà, ton frère. Tu trouveras dans le paquet des bottines vernies que Jean n'a mises qu'une fois et qui lui sont trop étroites. Elles t'iront comme un gant. Les vêtements ne valent pas cher, mais tu en es pourvu de quoi te nipper au Havre. Veux-tu cinq cents francs de plus ? Tiens, les voici en beaux louis d'or.

Il tira d'un étui vingt-cinq pièces de vingt francs et les posa sur le bureau.

— As-tu seblement un porte-monnaie ?

— Oui, père.

— Eh bien, remplis-le, c'est de l'argent trouvé, çà, et du bon argent que j'ai mis quinze ans à gagner par mon invention... en me privant de tout, tu t'en souviens, garçon ? Et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore et toujours... si tu es bien sage. Habille-toi.

Adrien se trouvait dominé par cette volonté de fer.

Il échangea sa livrée de vagabond contre les vêtements de son frère.

A suivre.

VOULEZ-VOUS GUÉRIR VITE VOS

RHUMES, MAUX DE GORGE, BRONCHITES

Prenez les

PASTILLES BRONCHEUSES

UN FRANC la Boîte dans toutes les Grandes Pharmacies du Nord de la France.

Dépositaires principaux : MM. DIDRY, rue Notre-Dame, 32, et DELABAERE, rue d'Inkermann, 51, à Roubaix. — *Autres dépositaires :* A Roubaix, MM. Doblock, rue de l'Epeule ; MM. Leflon et Wattrelos, Grande-Rue ; Corbeaux et Merlier, rue de Lannoy ; Deleporte, rue du Moulin ; Logez, rue de France. — A Tourcoing : MM. Vaneufville et Decrême, rue Saint-Jacques ; Pruvost, rue de la Cloche ; Dujardin, rue d'Anvers ; Delaporte, rue de Tournai ; Sarazin, rue de Mouvaux (Blanc-Seau). — A Wattrelos : M. Blanckaert. — à Lys, M. Lagneau. — A Croix : M. Sansoen.

Offres et Demandes D'Emplois

ON DEMANDE Contremaître de teinture en rouge grand teint, sur tiés de coton. S'adresser au bureau de Journal, Roubaix, aux initiales L.G. n.o.

Chamareuse On demande une bonne chamareuse, rue Verte, 81, à Tourcoing.

AVIS DIVERS

AU CORSET ELEGANT Vandorpe-Lava 61 et 63, Rue des Fabricants ROUBAIX

Grand assortiment de Corsets-réclames à 2 fr. 95, 3 fr. 95, 4 fr. 95, 6 fr. 90, etc.

Grand choix de Corsets-nourrices depuis 3 fr. 95 et de Corsets-grossesses à 10 et 11 fr.

BRASSERIE de l'Epeule Emile SCHOONACKERS RUE DESCARTES, près la Gendarmerie, ROUBAIX

Spécialité de bière forte, système spécial de fermentation en cuve.

Bière blonde ou brune, par demi-rondelle, pour la ville : Supérieure 16 et 17 fr., Bourgeoise 14 fr., Cabaret 12 fr., Ménage 10 fr. 50.

Pour le village : Supérieure 14 et 15 fr., Bourgeoise 12 fr., Cabaret 10 fr., Ménage 8 fr.

Toutes ces bières sont vendues au comptant et livrées par rondelles, 1/2 ou 1/1, dans les 24 heures. n.o.

PHOTOGRAPHIE ELKAN 74, RUE PELLART, 74 Roubaix

PORTRAITS dep. 5 fr. la douzaine PORTRAITS de luxe 12 fr. — donnant droit à un SUPERBE PORTRAIT peint à l'huile sur bois

Grands Portraits au charbon

25 0/0 *meilleur marché que partout ailleurs.*

La Maison achète et vend d'occasion les appareils de photographie. Photographie pour abonnement en chemins de fer et tramways.

Vient de paraître pour 1898 ANNUAIRES du Commerce RAVET-ANCEAU avec 12 plans et cartes

DÉPARTEMENT DU NORD 11 FRANCS

ARRONDISSEMENT DE LILLE 8 FRANCS

VILLE DE LILLE 3 FR. 50

Département du Pas-de-Calais 8 FRANCS

ROUBAIX-TOURCOING contenant les listes par ordre alphabétique et par rues. 3 FR. 50

CONFISERIE — DRAGÉES — THÉS — VANILLE

CHOCOLAT DU NORD

86, Rue Nationale LILLE

USINE à Croix-Wasquehal.

Demandez le Chocolat du Nord.

Il se trouve dans toutes les bonnes Epiceries et Pâtisseries, car il est fabriqué avec des matières premières reconnues d'une qualité supérieure et par un matériel nouveau des plus perfectionné.

LE GAZ à la PORTEE de TOUS

C'est une heureuse innovation dans l'économie domestique que le compteur permettant de payer son gaz à mesure des besoins, et moyennant une légère surélévation de prix, de jouir de la gratuité de l'installation.

Pour assurer le parfait fonctionnement dece compteur il suffit : 1° de mettre la clef de la boîte du mécanisme dans la position indiquée pour recevoir une pièce de 0.10 **francs sans défaut**. Cette pièce doit entrer sans effort ; 2° de tourner la clef pour faire tomber la pièce dans le caisse ; 3° de répéter cette opération chaque fois que l'on veut mettre une pièce ; 4° de ne jamais mettre plus de 9 pièces consécutivement, c'est-à-dire de ne pas dépasser le chiffre neuf du cadran des sous. A ce moment d'ailleurs un petit volet se ferme.

CHINE ARTICLES DE FANTAISIES JAPON

pour Fêtes et Cadeaux

TAPIS, CARPETTES et LINOLÉUM

Encadrements et Glaces

C. ROHART-MAHIEU

6, Rue du Moulin, 6

(Angle du Boulevard de Paris).

Cabinet de M. Charles POLACK Chirurgien-Dentiste 56, rue d'Inkermann, ROUBAIX

Visible tous les Mardi, Jeudi et Vendredi

de 9 heures du matin à 5 heures du soir

M. POLACK, se rend à domicile sur demande

MAISON DE CONFIANCE

AUX MONTRES DE PRÉCISION

Gr^d Fabrique d'Horlogerie et Bijouterie de E. HALDY & Cie à Besançon (Doubs) Maison fondée en 1840 — 100 médailles et diplômes

950.000 Montres

GRATIS Spécimen : Chaîne de montre Ner^ve, Bijout^e, Jouill^e, Gr^d, Simili-Brillant tout fr. 40 tout Argent 2 fr. 30 Vendu pris réels de Fabrication

Montres en argent, or, coqueluches, chaînes, bracelets, etc. — 12e Horlogerie garantie 5 Ans. Ch. 5 à 15 ans Rhé. — 12^e

AVIS. — *La Montre ne vaut pas cette marque pour rien. Il y a une loi pour, réfractaires, marques et contrefaçons sont poursuivies par la Chambre de Commerce. Nos ouvriers ne fournissent que l'article marqué et n'avons montre au-dessous de dix Francs.*

ENVOI GRATIS DE TRANSIT DES CATALOGUES ET DESSINS — 2,000 OUVRIERS.

BON GENIE LILLE, 4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CRÉDIT

CONFECTIONS POUR HOMMES, FEMMES & ENFANTS

VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lainages, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Poêlerie, Articles de ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe, etc.

MOBILIER EN VERSANT :

5 fr. on a	50 fr.	des marchandises et on paie	5 fr. par semaine	5 fr. par mois
10 -	100	-	2 -	10 -
15 -	150	-	3 -	15 -
20 -	200	-	4 -	20 -

Les FONCTIONNAIRES, Agents des Postes et des Télégraphes, des Contributions, instituteurs, Gendarmes, Douaniers, employés des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement.

Des conditions spéciales leur seront accordées

S'adresser à ROUBAIX, rue du Collège, 168.
à TOURCOING, rue de Gand, 34.
à CROIX, rue Kléber, 101.

TOUX GRIPPE CATARRHE COQUELUCHE Sirop de DEHARAMBURE CENT ANS DE SUCCÈS. Toutes Pharm. 1 f 40

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 86

Miracle d'Amour

Par PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

— Oh ! quand il la rencontrait, il n'avait pas du tout l'air de la fuir ; il la saluait fort aimablement, se reculait même pas devant un bout de conversation. Mais il ne se laissait plus entamer : il semblait un ancien amant dont la maîtresse a gardé un gracieux souvenir. Et c'est tout juste s'il lui avait baisé le poignet.

Au Bois de Boulogne où elle le rencontrait deux ou trois fois par semaine, le théâtre, elle lui coulait de jolis sourires et enfilait des allées étroites en tournant la tête vers lui comme pour l'inviter.

Et, ma foi, l'eût pas davantage au Bois qu'au patinage ; mais lorsqu'il avait échangé cinq ou six phrases avec elle, il la saluait gravement et partait dans une direction tout différente.

Alors Bertrait tout à Sosthène qui venait le voir très régulièrement tous les trois ou quatre jours, à la longue. Et Sosthène, agacé, impatienté, manquait rarement de lui dire :

— Ah ! si nous n'avions pas fait cette jolie gaffe !

— C'est un sensitif, encore un cœur d'enfant sous son allure bourrue. On le blesse comme on le prend, avec un rien...

— C'est bien ainsi que je l'avais compris...

— Sans doute ; mais vous auriez dû deviner que, dans les termes d'amitié où il est avec Robert d'Auserais, il ne pouvait pas laisser passer une impertinence, si inutile d'ailleurs, sur le compte de Mlle d'Auserais... Enfin c'est fait, il n'y a plus à y revenir...

Mais il y revenait à chaque visite, et Aline, exaspérée d'être soumise à cet homme, l'exaspérait à son tour en lui disant :

— Il faudrait donc admettre qu'il est amoureux de cette petite demoiselle ?

— Pas du tout ! répliquait vivement Sosthène. Elle n'est pour lui qu'une camarade, mais une camarade qu'il chérit depuis vingt ans, presque une petite sœur. C'est exactement comme si vous lui aviez dit de mal de son père ou de sa mère... Tenez, vous parliez plus. Il était très amoureux de vous, ça ne s'est pas envolé en un jour ; il ne s'agit que de la reprendre et, pour cela de mieux arranger les choses.

Et, pour mieux arranger les choses, Sosthène, sans avoir l'air de s'occuper de quoi que ce soit, multipliait les occasions de remettre Aline en face de son cousin.

Michel n'osait plus aller à une exposition, une promenade, un théâtre, un café-concert sans y trouver la baronne de Sarlettes.

Il n'en manifestait jamais le moindre étonnement, à la longue. Et Sosthène, agacé, impatienté, manquait rarement de lui dire :

— Quand vous vous faites du bon sang, vous deux, vous vous ressemblez !

— Mais, Sosthène, je ne m'en suis jamais plaint.

— Vous vous plaignez pas plus. Et, si Sosthène amenait la conversation sur la baronne, Michel la détournait, doucement, sans affectation.

Il était visible qu'un changement se faisait en lui ; il devenait plus froid, presque renfermé.

Aline demanda enfin à Sosthène :

— Dois-je lui écrire, lui dire mes regrets de l'avoir blessé, l'attirer même en lui avouant que je l'aime ?...

Ce serait là son dernier moyen, sa dernière humiliation ; et elle fut enchantée que Sosthène répondît :

— Non. Pas encore.

A quoi bon en arriver là, se disait-il, si les séductions de cette jolie fille n'avaient plus de prise sur Michel ?

Il accorda, en soi-même, un délai de quelques semaines à la complice qu'il avait choisie pour le débarrasser de son cousin, parce que, avec elle, le siège était à moitié fait et qu'il la jugeait exceptionnellement séduisante et intelligente.

Mais si, l'été arrivé, Aline n'avait pas réussi à s'emparer de nouveau de Michel, il ne compterait plus sur elle. Il lui offrirait un beau cadeau en lieu des millions qu'elle avait rêvés, et il chercherait une autre sirène qui détachât son cousin de toute idée de mariage. Le nombre est assez grand, à Paris, des jolies filles qui aspirent à jouer un tel rôle.

Aline sentait cela. Elle prévoyait le moment où Sosthène, de son ton dégagé, lui dirait :

— J'ai envoyé de mes sœurs à vous... Je vous avais promis de vous laisser manger à même cette belle fortune jusqu'à une concurrence de quelques millions. Vous avez échoué. Nous ne nous devons rien ni l'un ni l'autre... Au revoir, chère madame ; suivez la route qui vous plaira de suivre ; moi je vais prendre une autre direction, une autre complice dont la beauté ne vaudra certainement pas la vôtre, mais qui aura sans doute plus de charme pour mon cousin... ce qui prouvera son mauvais goût.

Et c'était cela qui plombait les yeux d'Aline, qui lui donnait la fièvre, l'amenait peu à peu à se plaindre, quoique d'une façon encore vague, devant sa mère, de la sottise, de l'ingratitude d'espèce humaine.

Et Mme de Fougasse, tout à coup audacieuse :

— Eh bien ! ces millions que ce petit Michel Valadin devait déposer à ses pieds ?

Mais Aline n'allait pas si vite s'avouer vaincue.

— Si tu crois que c'est du petit Valadin que je les attendais ! Il m'ennuyait ; c'est un sot... Aussi, je l'ai mis à la porte de chez moi ; et, depuis, je ne peux pas sortir sans l'avoir à mes trousses...

— Alors, c'est de ce M. Sosthène Lelourneur que tu as à te plaindre ?

— Mais je n'ai à me plaindre de personne, maman, surtout de M. Lelourneur, lequel, il y a huit jours, m'a donné un conseil qui m'a fait gagner plus de trente mille francs à la Bourse. Seulement, je trouve l'humanité de plus en plus bête, et je le dis ; voilà tout !

Mme de Fougasse avait subi tant de rebuffades depuis quelques mois, que cela lui donna la tournure de n'en pas insister.

Et, une demi-heure plus tard, elle quittait l'hôtel, sous prétexte d'acheter à faire, et se rendait à Batignolles. Elle allait consulter le sort, les cartes, le marc de café ou cette évolution de sa fille.

Mais, aujourd'hui, elle négligeait les libresses d'avenir en qui elle avait habituellement confiance : elles connaissaient trop son histoire, ses désirs, ses prévisions chéries. Elle se défait presque d'elles, tout d'un coup, tandis qu'il lui venait une croyance absolue dans la puissance, la lucidité d'une cartomancienne qui, jadis, lorsque sa fille achevait de préparer sa première communion, lui avait prédit l'avenir que la baronne de Sarlettes avait si brillamment réalisé.

N'était-ce pas l'occasion de renouer le lien, de demander la suite à cette Mme Luce qui, pour n'être qu'une modeste voyante, pour n'habiter qu'un logement exigu, derrière Batignolles, n'en avait pas moins prévu la vérité aussi bien, mieux même que les grandes cartomanciennes ou déchiffreuses de lignes de la main qui faisaient payer leur consultations jusqu'à un louis ?

Le malheur est que Mme de Fougasse ne se rappelait pas exactement le nom de la rue habitée par Mme Luce.

Et c'est en vain, descendant dans l'avenue de Clichy, elle s'était presque heurtée à Bonenfant qui avait cru revoir en elle dame Justine Castérac, sa légitime épouse, à qui il devait le malheur de la première partie de son existence.

Et tandis que l'ancien cocher se postait en observation de l'autre côté de la rue, Mme de Fougasse pénétrait dans un petit logement auquel elle avait discrètement frappé et qui lui était ouvert par une vieille, propreté, coiffée d'un bonnet de soie noire, d'où s'échappaient quelques bouches grises.

Cette vieille, Mme Luce en personne, avait une première qualité : c'est que ses yeux, noirs comme du charbon, gardaient toujours la même noirceur des personnes qui étaient venues la consulter.

Et c'est à peine si elle hésita sur Mme de Fougasse.

— Ce n'est pas la première fois que vous venez chez moi, madame ?

Mme de Fougasse prit cela pour une première divination.

Et, dès ce moment, elle était naïve comme une novice.

— Oui, dit-elle, je vous ai déjà consultée quand j'habitais ce quartier.

Il n'en fallait pas davantage à Mme Luce pour « sentir » grosso modo l'histoire de cette énorme personne, trop parfumée, trop riche, trop habillée et qui ne se décorcnait pas quelé ridicule il y a à se promener le matin en robe de soie.

Sa consultante était une ancienne cognine qui avait réussi ; et, comme ce ne devait pas être par elle-même, il fallait bien supposer des enfants, une fille. Mme de Fougasse représentait d'ailleurs si bien le type de la mère d'héritière !

— Mlle votre fille se porte toujours bien ? interroge doucement la devineresse.

— Mon Dieu !... Jésus !... Vous vous rappelez, depuis tant d'années ?

— Et ça a dû se réaliser, hein ! tout ce que nous avions lu dans les cartes et les lignes de la main ?

A suivre.